

JL LAGARCE *Juste la fin du monde* (1990) Ed. Solitaires intempestifs
Séquence le texte théâtral et sa représentation du 17^e s. à nos jours

TEXTE 1 – PROLOGUE

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après
– j'allais mourir à mon tour –
j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai,
l'année d'après,
de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,
de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,
l'année d'après,
comme on ose bouger parfois,
à peine,
devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou commettre un
geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,
l'année d'après,
malgré tout,
la peur,
prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,
malgré tout,
l'année d'après,
je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire le voyage,
pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision
– ce que je crois –
lentement, calmement, d'une manière posée
– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas toujours été
un homme posé ?-,
pour annoncer,
dire,
seulement dire,
ma mort prochaine et irrémédiable,
l'annoncer moi-même, en être l'unique messenger,
et paraître
– peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et depuis le
plus loin que j'ose me souvenir –
et paraître pouvoir là encore décider,
me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément, toi, vous, elle, ceux-là encore
que je ne connais pas (trop tard et tant pis),
me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de moi-même
et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître.

TEXTE 2 – Première partie, scène 1 (exposition)

SUZANNE. - C'est Catherine.

Elle est Catherine.

Catherine c'est Louis.

Voilà Louis.

Catherine.

ANTOINE. - Suzanne, s'il te plaît, tu le laisses avancer, laisse-le avancer.

CATHERINE. - Elle est contente.

ANTOINE. - On dirait un épagneul.

LA MERE. - Ne me dis pas ça, ce que je viens d'entendre, c'est vrai, j'oubliais, ne me dites pas ça, ils ne se connaissent pas.

Louis tu ne connais pas Catherine ? Tu ne dis pas ça, vous ne vous connaissez pas, jamais rencontrés, jamais ?

ANTOINE. Comment veux-tu ? Tu sais très bien.

LOUIS. Je suis très content.

CATHERINE. Oui, moi aussi, bien sûr, moi aussi. Catherine.

SUZANNE. Tu lui serres la main, il lui serre la main. Tu ne vas tout de même pas lui serrer la main ? Ils ne vont pas se serrer la main, on dirait des étrangers.

Il ne change pas, je le voyais tout à fait ainsi,
tu ne changes pas,

il ne change pas, comme ça que je l'imagine, il ne change pas, Louis,
et avec elle, Catherine, elle, tu te trouveras, vous vous trouverez sans problème, elle est la même, vous allez vous trouver.

Ne lui serre pas la main, embrasse-la.

Catherine.

ANTOINE. Suzanne, ils se voient pour la première fois !

LOUIS. Je vous embrasse, elle a raison, pardon, je suis très heureux, vous permettez ?

SUZANNE. Tu vois ce que je disais, il faut leur dire.

LA MERE. En même temps, qui est-ce qui m'a mis une idée pareille en tête, dans la tête ? Je le savais. Mais je suis ainsi, jamais je n'aurais pu imaginer qu'ils ne se connaissent,

que vous ne vous connaissez pas,

que la femme de mon autre fils ne connaisse pas mon fils,

cela, je ne l'aurais pas imaginé,

cru pensable.

Vous vivez d'une drôle de manière.

TEXTE 3 – Première partie, scène 2. Catherine : la tirade du prénom.

CATHERINE. – Il porte le prénom de votre père,
je crois, nous croyons, nous avons cru, je crois que c'est bien,
cela faisait plaisir à Antoine, c'est une idée auquel, à laquelle, une idée à laquelle il tenait, et
moi,
je ne saurais rien y trouver à redire
- je ne déteste pas ce prénom.
Dans ma famille, il y a le même genre de traditions, c'est peut-être moins suivi,
je ne me rends pas compte, je n'ai qu'un frère, fatalement, et il n'est pas l'ainé, alors,
le prénom des parents ou du père du père de l'enfant mâle,
le premier garçon, toutes ces histoires.
Et puis,
et puisque vous n'aviez pas d'enfant, puisque vous n'avez pas d'enfant,
- parce qu'il aurait été logique, nous le savons ... -
ce que je voulais dire :
mais puisque vous n'avez pas d'enfant
et Antoine dit ça,
tu dis ça, tu as dit ça,
Antoine dit que vous n'en aurez pas
-ce n'est pas décider de votre vie mais je crois qu'il n'a pas tort. Après un certain âge, sauf
exception, on abandonne, on renonce-
puisque vous n'avez pas de fils,
c'est surtout cela,
puisque vous n'aurez pas de fils,
il était logique
(logique, ce n'est pas un joli mot pour une chose à l'ordinaire heureuse et solennelle, le
baptême des enfants, bon)
il était logique, on me comprend,
cela pourrait paraître juste des traditions, de l'histoire ancienne mais aussi c'est aussi ainsi
que nous vivons,
il paraissait logique,
nous sommes dit ça, que nous l'appelions Louis,
comme votre père donc, comme vous, de fait.
Je pense aussi que cela fait plaisir à votre mère.

TEXTE 4 – Première partie, scène 4. La mère : la tirade du pique-nique dominical

LA MERE. - Ensuite, notre voiture, plus tard, mais ils ne doivent pas se souvenir, ils ne peuvent pas, ils étaient trop petits, je ne me rends pas compte, oui, peut-être, nous en avons changé, notre voiture était longue, plutôt allongée, « aérodynamique », et noire, parce que noir, il disait cela, ses idées, noir cela serait plus « chic », son mot, mais bien plutôt parce qu'en fait il n'en avait pas trouvé d'autre. Rouge, je le connais, rouge, voilà, je crois, ce qu'il aurait préféré.

Le matin du dimanche, il la lavait, il l'astiquait, un maniaque, cela lui prenait deux heures et l'après-midi, après avoir mangé, on partait. Toujours été ainsi, je ne sais pas, plusieurs années, belles et longues années, tous les dimanches comme une tradition, pas de vacances, non, mais tous les dimanches, qu'il neige, qu'il vente, il disait les choses comme ça, des phrases pour chaque situation de l'existence, « qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il vente » tous les dimanches, on allait se promener.

Quelquefois aussi, le premier dimanche de mai, je ne sais plus pourquoi, une fête peut-être, le premier dimanche après le 8 mars qui est la date de mon anniversaire, là, et lorsque le dimanche tombait un dimanche, bon, et encore le premier dimanche des congés d'été -on disait qu'on « partait en vacances », on klaxonnait, et le soir en rentrant on disait que tout compte fait, on était mieux à la maison, des âneries-

et un peu aussi avant la rentrée des classes, l'inverse, là comme si on rentrait de vacances, toujours les mêmes histoires, quelquefois, ce que j'essaie de dire, nous allions au restaurant, toujours les mêmes restaurants, pas très loin et les patrons nous connaissaient et on y mangeait toujours les mêmes choses, les spécialités et les saisons, la friture de carpe ou des grenouilles à la crème, mais ceux-là ils n'aimaient pas ça.

Après ils eurent treize et quatorze ans, Suzanne était petite, ils ne s'aimaient pas beaucoup, ils se chamaillaient toujours, ça mettait leur père en colère, ce furent les dernières fois et plus rien n'était pareil. Je ne sais pas pourquoi je raconte ça, je me tais.

Des fois encore, des pique-niques, c'est tout, on allait au bord de la rivière, oh là là là ! bon, c'est l'été et on mange sur l'herbe, salade de thon avec du riz et de la mayonnaise et des œufs durs, -celui-là aime toujours autant les œufs durs- et ensuite, on dormait un peu, leur père et moi, sur la couverture, grosse couverture verte et rouge, et eux, ils allaient jouer à se battre. C'était bien.

Après, ce n'est pas méchant ce que je dis, après ces deux-là sont devenus trop grands, je ne sais plus, est-ce qu'on peut savoir comment tout disparaît ? ils ne voulurent plus venir avec nous, ils allaient chacun de leur côté faire de la bicyclette, chacun pour soi, et nous seulement avec Suzanne, cela ne valait plus la peine.

TEXTE 5 – Intermède de la fratrie : sc. 4, 5 & 6

Scène 4

SUZANNE. – Ce que je ne comprends pas.

ANTOINE. – Moi non plus.

SUZANNE. – Tu ris ? Je ne te vois jamais rire.

ANTOINE. – Ce que nous ne comprenons pas.

Voix de CATHERINE. – Antoine !

SUZANNE, *criant.* – Oui ?

Ce que je ne comprends pas et n'ai jamais compris

ANTOINE. – Et peu probable que je comprenne
jamais

SUZANNE. – Que je ne comprenne jamais.

Voix de LA MÈRE. – Louis !

SUZANNE, *criant.* – Oui ? On est là !

ANTOINE. – Ce que tu ne comprends pas...

SUZANNE. – Ce n'était pas si loin, il aurait pu venir
nous voir

plus souvent,

et rien de bien tragique non plus,

pas de drames, des trahisons,

cela que je ne comprends pas,

ou ne peux pas comprendre.

ANTOINE. – « Comme ça. »

Pas d'autre explication, rien de plus.

Toujours été ainsi, désirable,

je ne sais pas si on peut dire ça,

désirable et lointain,

distant, rien qui se prête mieux à la situation.

Parti et n'ayant jamais éprouvé le besoin ou la
simple nécessité.

Scène 5

CATHERINE. – Où est-ce qu'ils sont ?

LOUIS. – Qui ?

CATHERINE. – Eux, les autres. Je n'entends plus
personne, vous vous disputiez, Antoine et vous, je
ne me trompe pas, on entendait Antoine s'énerver
et c'est maintenant comme si tout le monde était
parti et que nous soyons perdus.

LOUIS. – Je ne sais pas. Ils doivent être par là.

CATHERINE. – Où est-ce que vous allez ? Antoine !

Voix de Suzanne :

Oui ?

Scène 6

SUZANNE. – Et que je sois malheureuse ? Que je
puisse être triste et malheureuse ?

ANTOINE. - Mais tu ne l'es pas et tu ne l'as jamais
été.

C'est lui, l'Homme malheureux,
celui-là qui ne te voyait plus pendant toutes ces
années.

Tu crois aujourd'hui que tu étais malheureuse

mais vous êtes semblables,

lui et toi,

et moi aussi je suis comme vous,

tu as seulement décidé que tu l'étais, que tu

devais l'être et tu as voulu le croire.

tu voulais être malheureuse parce qu'il était loin,

mais ce n'est pas la seule raison,

ce n'est pas la bonne raison,

tu ne peux le rendre responsable,

pas une raison du tout,

c'est juste un arrangement.

TEXTE 6 – EPILOGUE

LOUIS. Après, ce que je fais,
je pars.

Je ne reviens plus jamais. Je meurs quelques mois plus tard,
une année tout au plus.

Une chose dont je me souviens et que je raconte encore (après j'en aurai fini) :
c'est l'été, c'est pendant ces années où je suis absent,
c'est dans le Sud de la France.

Parce que je me suis perdu, la nuit, dans la montagne,
je décide de marcher le long de la voie ferrée.

Elle m'évitera les méandres de la route, le chemin sera plus court et je sais qu'elle passe près
de la maison où je vis.

La nuit, aucun train n'y circule, je n'y risque rien
et c'est ainsi que je me retrouverai.

A un moment, je suis à l'entrée d'un viaduc immense,
il domine la vallée que je devine sous la lune,
et je marche seul dans la nuit,
à égale distance du ciel et de la terre.

Ce que je pense

(et c'est cela que je vais vous dire)

c'est que je devrais pousser un grand et beau cri,
un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée, que c'est ce bonheur là que je
devrais m'offrir,
hurler une bonne fois,
mais je ne le fais pas,
je ne l'ai pas fait.

Je me remets en route avec le seul bruit de mes pas sur le gravier.

Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.